

Quelle place pour les femmes issues de l'immigration ?

La place des femmes issues de l'immigration était au cœur de la 4^e édition du projet « *La paix, ça commence tout de suite !* »², mené par les asbl Atoutage³ et Entr'âges⁴. Une dizaine de femmes « témoins », venues de plusieurs pays (Maroc, Congo, Italie, Colombie) avant l'an 2000, ont raconté leur arrivée en Belgique et les moments clés de leur parcours de vie. Ayant un certain recul par rapport à leur propre histoire, elles ont pu se livrer en toute confiance au groupe, et ensuite s'adresser aux plus jeunes lors de rencontres intergénérationnelles.⁵

Migration interne ... et vers la Belgique

Au Maroc, pays majoritairement représenté parmi les femmes participantes au projet, il y a une grande tradition de migration notamment saisonnière vers l'Algérie, vers les grandes villes du Maroc et vers le midi de la France, ainsi que des transhumances durant plusieurs mois. En effet, plusieurs des femmes marocaines ont vécu dans l'enfance un déménagement d'une région rurale vers une ville où elles ont été scolarisées. Avec les indépendances du Maroc et de l'Algérie, la migration vers l'Algérie a cessé. Différents pays européens, alors à la recherche d'ouvriers non qualifiés, ont signé des accords bilatéraux avec des pays du bassin méditerranéen (Italie, Espagne, Maroc, Turquie) en vue de la migration et de la mise au travail.

En Belgique, c'est la Wallonie qui fut la première région d'accueil en raison du développement minier et industriel, de la métallurgie et de la sidérurgie. Pensons aux usines Henricot à Court St Etienne. De 1962 à 1965, plus de 125 000 permis de travail sont délivrés : c'est une période faste pour l'économie⁶. Peu de travailleurs sont en réalité arrivés en Belgique par la voie officielle de recrutement. Ainsi, pour le Ministère marocain du travail, il n'y a eu que 3457 enregistrements pour la Belgique. Alors qu'environ 500 Marocains auraient passé la frontière chaque mois entre 1963 et 1965⁷. Arrivés spontanément, avec l'aide d'un parent ou d'un ami, les hommes trouvaient du travail et réglaient leur situation ensuite, ce qui était en outre encouragé par les employeurs belges pour qui la procédure était plus économique. Les épouses et les enfants rejoignaient les travailleurs par regroupement familial. « *Mon père nous a fait venir sans nous demander notre avis.* » L'immigration de main d'œuvre s'est dès lors transformée en immigration de peuplement

¹ Chargée de projets au CEFA asbl

² Le CEFA asbl s'y est associé pour garder une trace écrite de la démarche et a participé aux différentes étapes du projet.

³ <http://www.atoutage.be/>

⁴ <http://www.entrages.be/site/>

⁵ Cf. le détail du processus dans : Frédéric Braun, *La paix, ça commence tout de suite!*, analyse CEFA, 2017

⁶ Florence Loriaux, *L'immigration marocaine en Belgique (1964-2004)*, Carhop asbl

⁷ Id.

définitive. « *Nous avons voyagé, trois familles et trois camionnettes, pendant trois jours.* » De masculine et adulte, l'immigration est devenue familiale.

Si la présence marocaine en Belgique était pratiquement insignifiante au début des années 60, elle s'est accrue rapidement en passant de 460 personnes en 1961 à 39 300 en 1970⁸. Aujourd'hui, on compte plus de 220 000 personnes d'origine marocaine⁹, naturalisées et non naturalisées, sans parler de la troisième génération qui acquiert automatiquement la nationalité belge ni des Marocain.e.s vivant dans la clandestinité.

Dans l'imaginaire collectif, l'immigration se compose essentiellement d'hommes en âge de travailler, mais l'image de l'immigré masculin comme figure dominante est en décalage avec la réalité statistique à l'échelle nationale et internationale. En Belgique, en particulier, les femmes sont aujourd'hui légèrement majoritaires parmi les immigré.e.s (51,4 %)¹⁰. Le rôle des femmes dans la migration internationale était à une certaine époque uniquement envisagé en tant qu'épouse, fille ou mère d'un immigré. Il est vrai que les femmes sont surreprésentées dans le regroupement familial. Les immigrées sont perçues aussi comme victimes de trafics et d'exploitation, ou comme travailleuses occupant des emplois peu qualifiés et faiblement rémunérés. Bien que ces phénomènes soient historiquement importants, ils ne résument pas à eux seuls la réalité des migrations féminines vers la Belgique. De nombreuses femmes émigrent également de façon indépendante.

Premières impressions

« *Dans un magasin, je me souviendrai toujours de l'escalator, tout était illuminé, j'avais l'impression de monter dans un conte de fées.* »

« *Ma première image de la Belgique, c'est un chien berger allemand qui m'a sauté dessus, j'ai eu tellement peur !* »

« *Ce qui m'a marqué à mon arrivée à Bruxelles, ce sont les trams !* »

« *A mon arrivée en France, l'impression qui me reste, c'est le camembert, cette odeur qui m'a prise jusqu'au cerveau !* »

« *En stage en Belgique, il y avait de la neige jusqu'à la fenêtre, j'étais la première « noire » que les enfants voyaient, ils n'osaient pas me toucher. C'est en jouant avec des peintures qu'on a fini par rigoler des couleurs de peau.* »

⁸ Ibid.

⁹ Ibid.

¹⁰ Lafleur JM et Marfouk A, *Pourquoi l'immigration ?*, Academia L'Harmattan, 2017

Certaines sont arrivées en Belgique, encore enfants, le père déjà installé en Belgique, souvent en plein hiver... et dans leurs souvenirs les décorations de Noël pleines de lumières ont illuminé les visages des petites filles qu'elles étaient !

Les autres, jeunes femmes, sont arrivées notamment par mariage ou pour raisons politiques.

A Wavre, une dame accueillait les familles marocaines à leur arrivée, c'était Nana : « *Tout était prêt, les inscriptions à l'école et les démarches administratives étaient faites* ». Plusieurs des femmes marocaines ont été marquées par la générosité des Belges en général, de leurs voisin.e.s en particulier. « *On nous apportait des sacs de vêtements, des couvertures. On était toujours contentes de voir arriver la camionnette du marchand de lait et de pain, et si on n'avait pas d'argent au moment même, il acceptait que l'on paie plus tard.* » A l'époque, il semble qu'elles n'ont pas connu le racisme dans leur voisinage, mais plutôt des bras ouverts. « *Les Belges nous faisaient confiance.* »

Pour l'une des Congolaises, c'est une suspicion de fraude qui a conduit sa mère, effectuant déjà de nombreux voyages en Europe pour son activité professionnelle, à recevoir des excuses de la part de la Belgique et à obtenir des papiers en 1991 pour s'y installer. Ces bouleversements en chaîne ont touché toute la famille et ses huit enfants sont alors venus la rejoindre ...

Le témoignage d'une femme colombienne a profondément ému tout le groupe : elle a traversé des épreuves terribles avant son arrivée en Belgique il y a 26 ans, lorsqu'elle avait 26 ans ! Baignée dans la politique aux côtés de son père depuis l'enfance, elle a relaté en détails son vécu de la violence politique. En marge du parti Conservateur et du parti Libéral, des mouvements de guérilla¹¹ se sont développés et les affrontements ont conduit à l'un des plus longs conflits armés, alimenté par le narcotrafic, en Amérique latine. A la suite des accords de paix en 1984, un nouveau parti a été créé : l'Union Patriotique, regroupant des anciens guérilleros, des membres du parti communiste et des citoyen.ne.s qui n'adhèrent pas aux partis traditionnels. Dans ce contexte, elle est devenue d'abord procureure, tandis que son entourage la poussait à se présenter aux élections : elle est nommée alors « bourgmestre » à 25 ans ! L'Union Patriotique était parvenue à conquérir 24 municipalités. Mais très rapidement, l'UP fut victime de ce qui a été qualifié de génocide politique, y compris par la justice colombienne. En effet, des centaines de dirigeant.e.s furent assassiné.e.s, y compris 21 bourgmestres, et des milliers de citoyen.ne.s massacré.e.s ou disparu.e.s. La violence se généralisa dans tout le pays. La colombienne reçut des menaces de mort et échappa à plusieurs attentats. « *Ma maison a été dynamitée alors que je venais de sortir de chez moi, j'ai continué mon chemin et j'ai demandé à mon fils de chanter, de ne pas pleurer, et on a chanté ensemble !* » Un massacre dans sa commune en 1988 fit en moins d'une heure une cinquantaine de morts. « *Quels mots pour le dire ? Juste de l'émotion, de*

¹¹ Les FARC : forces armées révolutionnaires de Colombie

l'impuissance. Ils tuent mon peuple ! Des proches, des frères, des voisins... » La situation empirait. Amnesty l'aïda à s'enfuir, à quitter la Colombie, direction la Belgique. « *Le 22 décembre 1989, nous sommes arrivés avec mes deux fils (7 et 5 ans) dans le froid de l'hiver. Dans l'avion, nous avons fait la liste de ce qu'on allait faire en Belgique. Le ministère de l'intérieur nous attendait. Les premières images qui nous ont frappé étaient le gris et le brouillard, on ne voyait rien à la sortie de l'aéroport, même pas les voitures, juste des bruits et des voix ! »*

Après plusieurs allers-retours entre le Congo et la Belgique, un séjour à l'hôpital, un avis d'expulsion, une autre congolaise appela, sur le temps de midi, une dame qu'elle connaissait au ministère... et voilà qu'elle tomba sur le ministre Gol lui-même, lequel lui donna directement le droit de rester sur le territoire, et de poursuivre ainsi ses études en psychopédagogie et en sciences religieuses.

Le mariage : une porte vers la migration

L'une des femmes marocaines nous exposa son histoire simple et joyeuse : son mariage à 17 ans avec un cousin, déjà installé en Belgique, revenu au Maroc pour les vacances des « Belges ». « *Je m'étais jurée de ne pas me marier avec un cousin »* dit-elle, mais le cœur ouvert pendant les vacances a laissé la place aux lettres échangées jusqu'à l'année suivante où le mariage a été discuté entre les familles. Comme elle avait 15 ans et qu'elle était brillante dans les branches scientifiques, elle souhaitait attendre la fin de ses études secondaires. Mais la pression familiale, autant que la baisse de ses résultats scolaires, l'ont amenée à accepter de rejoindre son futur mari en Belgique, en espérant continuer ses études là-bas. Ce fut un grand amour, c'est toujours un grand amour, malgré certains désaccords, un beau terreau selon elle pour affronter les problèmes familiaux !

Au fil des rencontres, l'Italienne du groupe a également pris conscience : « *J'ai toujours dit que j'étais arrivée en Belgique pour les études de mon mari, mais en réalité je suis arrivée en Belgique par amour ! »*. L'histoire de ce couple qui se connaît depuis bientôt 50 ans a commencé en première primaire. A l'âge de 19 ans, il et elle animaient ensemble les plus petits dans leur paroisse. Pendant que son mari étudiait les maths, elle avait choisi l'interprétariat. Une proposition de doctorat en Belgique pour son mari l'amena à faire un choix et à le suivre. A l'atterrissage à Louvain-la-Neuve, ville universitaire, connaissant déjà bien le français, elle voulait améliorer son néerlandais qu'elle avait commencé à étudier en autodidacte, mais faute de pouvoir le pratiquer dans une ville wallonne, elle apprit progressivement l'espagnol avec ses amis d'Amérique Latine rencontrés au fil des années. Après un retour en Italie pour un service civil obligatoire et ensuite un séjour en France, les voilà à nouveau en Belgique quelques années plus tard, un poste de professeur à la clef pour son mari : c'était comme un retour à la maison ! « *Et ma maison, en réalité, c'est celle que je partage avec mon mari et mes enfants.* » Les liens tissés avec des ami.e.s du monde entier continuent d'exister : Louvain-la-Neuve étant une plaque tournante pour les étudiant.e.s

étranger.e.s qui arrivent et qui repartent. Malgré les racines profondes en Italie, les branches, les feuilles et les fruits poursuivent leur route, l'histoire continue et se répète. En effet, « *Dans notre famille, tant du côté de mon mari que du mien, plusieurs ont quitté leurs village ou ville natal : mon grand-père maternel a bougé de 30 km, mon grand-père paternel de 130 km, ma maman de 160 km, les parents de mon mari de 500 km. Nous, comme jeunes mariés, on a migré jusqu'en Belgique à 900 km, et maintenant c'est notre fils qui s'est installé et marié en Bolivie à 10.000 km de Louvain-la-Neuve !* »

Même si elles ne sont pas synonymes d'émancipation individuelle, ce sont des belles histoires d'amour. A côté de celles-là, il y en a des plus difficiles. Le mariage de l'une des femmes, convenu entre les deux familles depuis ses 14 ans, a été conclu trois ans après. « *En réalité, je ne voulais pas me marier, on m'avait lavé le cerveau.* » Chez sa belle-famille, elle était devenue l'esclave, juste bonne à faire les corvées. Et sans doute naïve, elle découvrait en même temps que son nouveau mari était déjà en relation avec une autre femme. « *Je suis retournée chez mes parents en pyjama et pieds nus ! J'en voulais au monde entier !* » Ce fut le scandale, la honte, l'échec. « *Je me suis mariée ensuite à 20 ans, j'ai eu des enfants, j'ai divorcé après 19 ans de vie commune. Maintenant je vis ma vie et profite du bien-être avec ma famille et mes amis.* »

Alors qu'un projet de fiançailles était en route, une autre femme marocaine raconta avoir eu la volonté de tout arrêter : une honte pour la famille ! Elle était en révolte, ses frères et sœurs ne la soutenaient pas. Heureusement, son choix fut accepté. « *J'ai affronté mon père de cette façon, heureusement il était déjà ouvert et conscientisé et ce fut le départ de ma libération, j'ai su imposer ça dans ma famille.* » Elle ne s'est jamais laissée arrêter dans ses élans, le mari qu'elle a choisi plus tard devait correspondre à sa liberté d'action.

Les femmes marocaines ont été pour la plupart mariées relativement jeunes, et tout en assumant leurs responsabilités d'épouses et de mères, elles ont cheminé, revendiqué et pris leur place au sein de leur couple, de leur famille et dans la société : « *Ma liberté, je l'ai conquise au fil des années !* ».

Les pieds entre deux mondes

Intégrer la culture d'origine et la culture d'adoption n'est pas chose aisée. Certains éléments dans les témoignages montrent comment se tisse l'interculturalité.

A la suite d'une perte d'emploi dans les usines Henricot, et donc de logement aussi (les ouvriers étant logés sur leur lieu de travail), le père de l'une des femmes fut accueilli par le curé de l'église de Court St Etienne pour s'occuper du père du curé, pour gérer l'accueil et les comptes. Les deux hommes ont ainsi vécu ensemble pendant cinq ans. L'un sortait pour aller à l'église, l'autre sortait pour aller à la mosquée. Une totale confiance régnait entre eux

au point qu'ils sont restés proches le reste de leur vie : elle se souvient que le curé venait régulièrement leur rendre visite ensuite.

Une « marraine » d'adoption à Basse Wavre accueillit la famille de l'une des femmes marocaines. Elle avait perdu son mari et son fils pendant la Seconde Guerre mondiale et une chambre de la maison restait telle qu'elle était avec leurs affaires comme dans un musée. *« A la Toussaint, j'accompagnais ma « marraine » au cimetière et je participais au rituel de nettoyage avec les petites pelles, avec les vieilles dames du quartier. »*

Selon les femmes marocaines, leurs pères de par leur travail avaient une vie sociale, mais leurs mères ont eu beaucoup plus de mal à s'adapter. *« Ma mère avait peur, pleurait tous les jours, n'osait pas sortir, elle ne s'y faisait pas. »*. Pour certaines d'entre elles, la situation a évolué, heureusement. *« Ma mère a commencé à se prendre en mains, à faire les courses toute seule, elle retrouvait ses copines sur le marché. » « Elle commençait à porter la culotte, mon père la laissait faire, sauf quand cela débordait. » « Mon père voulait l'aider, lui achetait des vêtements à l'occidentale ! »*.

Les femmes marocaines ont souligné le paradoxe de l'identité belge musulmane, la Belgique refusant aujourd'hui les traditions familiales et communautaires musulmanes, telle que la fête du sacrifice. Alors qu'auparavant, les Belges les regardaient, selon elles, avec admiration et tendresse. *« Quelles difficultés pour les jeunes de vivre dans cette société qui les rejette ! »* Elles sont inquiètes pour l'avenir de leurs enfants et petits-enfants. Elles identifient un tournant des mentalités à partir des années 80 : les fluctuations économiques comme baromètre du racisme ?

Les parents de la première génération ne terminent plus leur vie au Maroc. C'était pourtant l'un des rêves les plus chers de la mère au foyer de retourner au pays... C'est dans des caisses que leurs corps y retournent maintenant ! *« C'est dommage que nos mères se retrouvent seules et sans rien, qu'elles n'ont même pas un lieu pour se réunir, entre femmes, de même culture. »*

La figure parentale

Dans leurs propos, la figure parentale est souvent porteuse et marquante : parfois le père, parfois la mère.

« Mon père était un autodidacte, il lisait des livres, il était ouvert d'esprit. »

« Mon père m'a transmis l'assurance en moi-même, il m'a appris à réparer, à me débrouiller. »

Une congolaise parle de sa mère, une grande dame qui mériterait d'être connue, reconnue. Au Congo pendant longtemps, les femmes avaient besoin de l'autorisation maritale pour

travailler. C'était sa mère pourtant qui portait toute la famille : une super woman avant-gardiste qui savait comment prendre la parole en douceur pour respecter autant les coutumes que sa propre liberté. Outre dans sa propre famille, elle était une « mère » pour beaucoup d'autres. *« Quand je me retrouve dans les doutes, je me demande ce que ma mère aurait fait dans telle situation. »*

Une femme marocaine dit avoir souffert du manque d'affection de la part de sa mère, elle se cognait à un mur. Sa mère lui répondait, incapable de faire autrement : moi aussi, j'ai souffert, moi non plus, je n'ai pas reçu d'amour ! *« Ce que je faisais n'était jamais bien, je ne recevais aucune reconnaissance. J'aurais aimé qu'elle me dise « je regrette, j'aurais dû t'écouter ». Je tente de lui faire un câlin et elle me repousse, mais quand je ne viens pas lui rendre visite, elle me demande pourquoi tu n'es pas venue ? »* Avec son père, c'était autre chose. *« Ma mère était jalouse de la relation que j'avais avec mon père. »* Encore aujourd'hui, il s'intéresse à ce qu'elle fait, à ce qu'elle dit, il la prend dans ses bras, la remercie pour les services qu'elle lui rend. Comment dès lors se réconcilier dans le temps avec l'un des parents, pour une vraie rencontre ?

La place des femmes

Les femmes du groupe sont sensibles, chacune à leur manière, à leur place de femmes dans la société. Elles ont adopté par leur expérience directe, parfois à leurs dépens, une vision féministe car elles sont conscientes que la culture patriarcale se véhicule, se multiplie. Elles ont voulu vivre de leur temps et ont mis le doigt sur la question de l'égalité. La rébellion pour l'une d'elle a d'ailleurs commencé dans la cour de récréation.

« Je n'avais pas un bon niveau en français, c'était dur d'arriver en secondaire, dur d'encaisser un niveau plus bas. »

« Je ne parlais pas bien le français, c'est ce qui m'a bloquée. » Cette femme marocaine a suivi néanmoins les cours à l'ITP dans l'enseignement professionnel jusqu'à la naissance de son premier fils. Elle pratiquait le sport à l'école uniquement, les activités extérieures lui étaient interdites.

« Lorsque mon dernier petit frère est né par césarienne, ma mère ne voulait plus, ne pouvait plus, s'occuper de lui. Je me suis occupée de lui pendant trois ans. Encore aujourd'hui le lien entre nous est fort. Son lit était dans ma chambre. Lorsque je me suis mariée à 18 ans, c'était difficile de voir la chambre vide. »

Une loi belge sur la première ménagère¹² permettait à une mère de décider que sa fille aînée à partir de 14 ans n'aille plus à l'école pour l'aider au travail domestique de la maison, tout en continuant à recevoir les allocations familiales. Cette loi a coupé l'élan de plusieurs filles

¹² Abrogée fin des années 70.

qui auraient voulu, pu continuer leurs études. Nous voilà au cœur de la reproduction culturelle de la soumission, de la maltraitance, des inégalités.

« Considérée comme une petite maman, la famille comptait sur moi pour gérer les tâches de la maison. Quand je devais sortir, ma mère me demandait si j'avais nettoyé. Par rapport à mon frère, j'effectuais plus de tâches, alors qu'il avait plus de liberté. Maintenant, je donne les mêmes tâches à mes filles et à mes garçons ... et la même liberté ! ».

« J'étais la continuité de ma mère jusqu'au jour où j'ai eu un déclic, on a eu la chance de déménager et j'ai commencé à lire : la Comtesse de Ségur, le Coran et à faire des liens avec les droits des femmes... ». Entre la pression des parents et des beaux-parents, et l'influence du mari, restait à se faufiler entre les mailles, les orages et les tempêtes pour cheminer vers l'émancipation. Tout comme la fille du Prophète qui porte le voile quand il y a des tempêtes. Ce que l'on interdit aux femmes, les hommes prétendent que c'est dans le Coran. *« J'ai commencé à dire à mon mari qu'il n'y avait pas de textes qui interdit telle ou telle chose, il n'a plus osé prétendre le contraire ! ».* *« Avec mon mari, c'est à ma mode, maintenant il fait avec ! ».*

« J'ai imposé à mon mari que mes filles ne subiraient pas un mariage précoce, elles épouseront les hommes qu'elles veulent. Je veux leur transmettre qu'elles ont des droits, leur apprendre à dire non, casser la tradition. »

« Je ne voulais pas que mes enfants vivent la même chose, je les pousse à vivre leur propre vie, je fais autrement avec eux, je veux briser les chaînes. La communication et l'affection sont essentielles. »

« Je ne portais pas le foulard, j'avais les cheveux coupés à l'occidentale, j'étais insouciante, indifférente aux regards des autres. En ayant accès aux textes du Coran pour connaître, pour comprendre, pour défendre les droits des femmes, j'avais une force, je pouvais répondre. » De retour de la mosquée, les hommes revenaient avec ce qui les arrangeaient eux : avec leurs droits, mais quid de leurs devoirs ?

« Je voulais aller à la mosquée : ils me disaient « va te voiler d'abord », mais le voile ne fait pas la musulmane ! Je portais le voile chaque année pendant le ramadan. Et un jour, à 39 ans, je l'ai gardé. Tout le monde était étonné et attendait que je le retire... »

La religion, aux yeux des femmes, permet plus de liberté que les coutumes. En effet, les obligations de se comporter de telle ou telle manière ne se retrouvent pas dans les textes religieux. Et la décision de porter le voile ici leur appartient : ce n'est pas, pour celles qui témoignent, un signe de soumission, c'est un cheminement personnel et spirituel.

Engagement associatif et politique

La plupart des femmes du groupe sont engagées et impliquées dans des associations locales, voire même l'une d'elles comme conseillère communale. *« Mon père était déjà très actif, il a toujours aidé les autres familles dans leurs démarches, il m'a transmis cet héritage. »* Quel regard, quel recul ont-elles alors face à l'actualité qui ébranle l'équilibre qu'elles ont trouvé dans ce pays qui est devenu le leur ?

Elles apprécient la multiculturalité de leur commune et se battent contre les discriminations, les préjugés et l'injustice, les inégalités de genre. *« Dans mon quartier, on m'appelle « la révolutionnaire », des fois je me mêle de tout, je suis révoltée mais je garde mon calme. J'ai créé deux associations, une humanitaire vers le Maroc, et une de quartier. N'ayant pas de lieu de rencontres dans le quartier, un local a été mis à notre disposition par la commune. »*

« Ma vie là-bas, c'était avant, maintenant ma vie est ici, et je m'engage ici ! Certains pensent que je suis devenue fragile, alors que je me suis blindée, mais j'ai pris conscience des choses que je ne savais pas faire. Je n'ai appris à pleurer qu'en 2010. Je ne suis jamais retournée en Colombie. Mes fils y sont allés l'an dernier pour découvrir leur pays natal. »

« La paix, ça commence là où je suis ! »